

VIVRE EN TEMPS DE GUERRE

Pour «se faire une idée», même incertaine, de la guerre à quelques centaines de kilomètres de chez nous, en Ukraine, rien ne vaut bien entendu les documents d'actualité dont nous parlent et que commentent journaux, chaînes de radio et de télé.

Un roman «*est d'un autre pouvoir*», comme dirait Corneille. Il donne à sentir. Celui de l'auteur ukrainien Andréï Kourkov, *Les abeilles grises*, nous introduit, lui, dans cette guerre par la vie quotidienne et ses sensations multiples.

Toutefois, ne nous y trompons pas.

Édité en langue originale en 2019, et en français en 2022 par Liana Levi, l'action de ce beau roman se situe avant l'invasion de l'Ukraine par le Russie, le 24 février dernier.

En 2019, l'est du pays, le Donbass, était seul en guerre. Une guerre qui opposait le gouvernement ukrainien à des séparatistes pro-russes, soutenus par la Russie. Et cela depuis 2014. Ce conflit localisé n'enflammait pas l'opinion internationale. Même si, en 2020,

l'ONU allait y décompter plus de treize mille morts, et un million cinq-cent-mille personnes déplacées.

«*Le froid força Sergueï Sergueïtch à se lever vers trois heures du matin*». Les premiers mots de *Les abeilles grises* nous placent d'emblée au cœur d'un de ces villages désertés du Donbass. Il ne reste dans celui-ci qu'un seul habitant, Sergueï,

un apiculteur qui vit seul, séparé de sa femme et de sa fille.

Réveillé par le froid, il doit sortir pelleter du charbon pour remonter son «*poêle-cheminée bricolé de ses mains*», pendant que lecteurs et lectrices en profitent pour apprendre que, dans cette maison, l'électricité est coupée depuis des années. On entend «*un coup de canon retentir quelque part, au loin. Puis un autre (...) mais comme provenant d'un autre côté*». Sergueï ne s'en recouche pas moins avec dans le

nez l'odeur *chaude et miellée* de sa maison. Il se dit que «*quelque chose s'était brisé dans le pays, s'était brisé à Kiev là où il y avait toujours un truc qui n'allait pas. S'était brisé et de telle manière que de douloureuses fissures s'étaient*



propagées par tout le pays comme dans du verre, et que des fissures du sang avait coulé ».

Avant de se rendormir, d'autres pensées lui passeront encore par la tête. Il s'agira de « *Pachka, un ennemi d'enfance* », qui vit seul, lui aussi, dans un village voisin... isolés comme ils sont l'un et l'autre, la force des choses les pousse à se rapprocher... puis de ses ruches « *en période d'hivernage* » dans le hangar... peut-être à la merci d'un obus ?

Cette tonalité douce-amère se retrouve tout au long du roman, mêlant précision, émotion contenue et pointe d'auto-ironie. Avec pour conséquence que, même dans ce contexte de guerre, même avec des soldats qui passent, vont et viennent, même avec un mort aperçu dans la neige, on sent toujours la vie suivre son cours. Une vie patiente et tenace, fataliste et courageuse, réglée et incertaine, qui laisse à la vodka, surtout partagée, le soin d'apaiser les fièvres refoulées.

« *Le ciel est, par-dessus le toit, / si bleu, si calme / (...) Mon dieu, mon dieu, la vie est là / simple et tranquille* », a écrit Verlaine dans la prison où il était enfermé pour avoir tiré sur Rimbaud.

Bien entendu Sergheï aussi connaîtra des moments plus rudes que d'autres, il traversera des déprimés.

Mais toujours ce sera évoqué léger, léger. Le printemps venu, il quittera la *zone grise*, ce Donbass où la guerre est devenue une habitude, pour conduire, dans une remorque attachée à sa Tcherviorka verte, ses abeilles en Crimée. Il y cherchera Antem, un Tatar lui aussi apiculteur, rencontré autrefois. Il ne le retrouvera pas, mais découvrira une famille tatare, des champs de fleurs pour la grande joie de ses abeilles, une épicière accueillante, un enterrement, de multiples postes frontières et la police russe.

Plus tard, enfin, « *comme une abeille égarée dans une ruche étrangère* », il reprendra sa voiture dont, entre temps, toutes les vitres, auront été brisées par un ado rendu fou par la guerre, et s'en retournera chez lui, riche de sa récolte de miel et de ses ruches bourdonnantes, vers peut-être l'épouse qui l'avait autrefois quitté. En tout cas vers Pachka à qui il rapporte une trentaine de paquets de cigarettes, « *planqués chez mes abeilles* », là où aucun contrôle ne se risquerait.

BÉATRICE NODÉ-LANGLAIS

« *LES ABEILLES GRISES* » d'ANDREÏ KOURKOF : Éditions Llana Levi 399p, 23€